



**Les cahiers du CEDREF Centre d'enseignement,  
d'études et de recherches pour les études féministes 26 |  
2023 Faire de la recherche féministe : défis  
épistémologiques et méthodologiques au Québec et en  
France**

Hélène Bourdeloie, Hübner Lena

► **To cite this version:**

Hélène Bourdeloie, Hübner Lena. Les cahiers du CEDREF Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes 26 | 2023 Faire de la recherche féministe : défis épistémologiques et méthodologiques au Québec et en France. Cahiers du CEDREF, 2023, 26. hal-04365014

**HAL Id: hal-04365014**

**<https://hal.science/hal-04365014>**

Submitted on 27 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les cahiers du CEDREF

Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes

26 | 2023

Faire de la recherche féministe : défis épistémologiques et méthodologiques au Québec et en France

---

## Introduction : Faire de la recherche féministe : défis épistémologiques et méthodologiques au Québec et en France

HÉLÈNE BOURDELOIE ET LENA HÜBNER

---

---

### *Texte intégral*

- <sup>1</sup> Ce dossier des *Cahiers du CEDREF* fait suite à une série de séminaires interdisciplinaires intitulée « Genre-s et méthodes » que nous, autrices de cette présentation, avons conjointement organisée<sup>1</sup>. Né en 2020, ce projet franco-québécois s'inscrivait dans une volonté de créer un espace de discussion autour de questions épistémologiques et méthodologiques lorsqu'on adopte une perspective féministe résolument située, élaborée d'après un point de vue et une inscription dans le monde social. Ainsi, nous voulions ouvrir un dialogue plus large sur le « caractère heuristique et épistémique<sup>2</sup> » de la mise en valeur d'un tel positionnement engagé et le rôle qu'il joue dans nos choix méthodologiques (circonscription du terrain, échantillonnage, méthodes de récolte et d'analyse de données, etc.) et nos procédés intellectuels. Plus précisément, nous proposons de réfléchir à la façon dont le-s genre-s – identifié au singulier dans son acception conceptuelle et au pluriel s'agissant de la réalité non binaire<sup>3</sup> à laquelle il renvoie – et les concepts qui lui sont associés comme le féminisme, la sexualité, la race ou la classe... sont travaillés et reconstruits par le terrain. Fort de son pouvoir critique en tant qu'outil qui désessentialise le monde social, le concept de



« genre » a en effet permis de dépasser les partitions normatives qui structurent le monde social (nature / culture, sexe / genre, naturalisme / constructivisme...), de faire cas de leurs hybridations et d'interroger les enjeux épistémologiques et méthodologiques sous-jacents à ce brouillage des frontières. Il a ouvert la voie à d'autres façons de faire de la recherche, permis « d'être à l'écoute de savoirs produits en dehors des savoirs consacrés<sup>4</sup> » ou encore légitimé certains objets de recherche et mis au jour leur dimension politique.

- 2 Nous ne souhaitons cependant pas restreindre nos réflexions aux études de genre et les contributions ici présentes nous en ont donné raison. Le genre traverse en effet diverses disciplines et féminismes. Articulé à d'autres rapports de pouvoir, le genre a dévoilé la construction sociale d'une multitude d'inégalités interdépendantes qui se renforcent mutuellement et ouvrent la voie à des travaux sur les questions de luttes face à des oppressions qui le relie à la race, l'âge, le validisme (ou capacitisme), l'orientation sexuelle ou religieuse, etc. À cet égard, soulignons les apports indispensables des féministes noires pionnières des théories intersectionnelles, à commencer par les militantes sur le terrain. Ces dernières montrent à quel point les relations sociales, que ce soit sur le plan social du collectif ou des expériences individuelles quotidiennes<sup>5</sup>, sont façonnées par plusieurs rapports de pouvoir imbriqués. S'il s'agit d'adopter une approche intersectionnelle ou décoloniale, il était également question de discuter de l'opérationnalisation des choix théoriques, voire paradigmatiques<sup>6</sup>, qui vont « au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression [...] et postule[nt] leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales<sup>7</sup> ».

- 3 Se questionner sur le « comment faire » nous apparaissait d'autant plus pertinent au moment du lancement des premiers séminaires au début de l'année 2021, événement qui avait dû être repoussé à cause de l'apparition de la pandémie de Covid-19 en mars 2020. La transition soudaine vers le numérique de nos activités professionnelles, politiques, culturelles et sociales, imposée par la crise sanitaire mondiale du coronavirus, a profondément affecté nos activités professionnelles, entraînant des restrictions d'accès au terrain, le retrait ou l'abandon de participant·e·s, la perte de subventions ou encore une augmentation des responsabilités domestiques, en particulier pour les mères universitaires, entre autres défis. Nous avons trouvé dans cet espace de discussion virtuel une opportunité de relancer les discussions suspendues, de réfléchir aux obstacles supplémentaires, aux inégalités sociales croissantes, tout comme aux opportunités pour la recherche féministe dans le contexte d'une crise sanitaire mondiale. Pluriels, les questionnements abordés ont alors porté sur la capacité à penser le positionnement de la chercheuse ou du chercheur, son engagement, sa subjectivité, le dévoilement de biais en matière de production ou d'interprétation de données, la réflexivité sur ces biais en tant que ressources heuristiques, épistémiques ou politiques, les questions éthiques soulevées par des objets perçus comme impurs, ou encore l'analyse du caractère minorisé de la production d'un objet, dispositif ou terrain d'enquête. Le présent dossier est issu d'une partie des interventions de cette série de séminaires qui se poursuit à l'heure où nous écrivons ces lignes.

- 4 Transdisciplinaire, l'ensemble des cinq contributions s'inscrit dans divers champs : la sociologie, les sciences de l'information et de la communication, la philosophie, l'anthropologie, le droit et le management. Fruit d'une collaboration entre la France et le Québec, ce dossier a la particularité de réunir une majorité d'articles écrits par des chercheuses situées dans cette province canadienne qui interroge des terrains et mobilisent des travaux originaux pour le lectorat francophone outre-Atlantique et au-delà. Structuré selon deux axes, le dossier montre d'abord que la recherche féministe ne saurait se dissocier de l'engagement, et ensuite qu'une démarche féministe



s'accompagne de défis méthodologiques spécifiques. Un premier ensemble de textes soulève ainsi la question de savoir comment le positionnement de la chercheuse ou du chercheur altère le rapport à l'objet, notamment lorsqu'on étudie des rapports de minoration en contexte occidental. Le deuxième ensemble interroge plus en détail le rôle concret des enjeux et choix méthodologiques en fonction des objets retenus et des méthodes et approches théoriques adoptées.

## Légitimité des objets scientifiques féministes : étudier avec les marges et réfléchir à nos privilèges

- 5 Empreints de politique et inscrits dans une histoire sociale émaillée de mouvements sociaux, le féminisme, l'intersectionnalité, la décolonialité, le *queer* ou le genre... peuvent être vus comme des concepts « impurs »<sup>8</sup>. La recherche féministe s'ancre en effet dans une praxis qui se traduit par des actes militants œuvrant pour le changement social<sup>9</sup>. Longtemps marginalisée<sup>10</sup>, la recherche féministe n'en a pas moins lutté pour s'imposer dans le champ scientifique<sup>11</sup>. Comme l'écrivait Delphine Gardey<sup>12</sup> dans un rapport destiné au Centre national de la recherche scientifique en France (CNRS) :

les recherches sur le genre et le sexe ne sont pas moins ou plus objectives et scientifiques que l'ensemble de la production en sciences humaines ou sociales. Elles s'inscrivent directement dans ce qui fonde les sciences humaines, comme pensée critique et comme pensée humaine. Les préjugés ordinaires contre ces recherches sont aujourd'hui infondés.

- 6 Les études féministes charrient en effet une conception « subversive » de la science puisqu'elles postulent qu'il n'existe pas de concept « "pur", affranchi du contexte de son émergence ou de son importation<sup>13</sup> ». Considérer que la connaissance est produite de façon partielle et partielle constitue bien un apport incontournable de ces études. En opérant un décentrement du regard et en faisant cas des luttes de pouvoir qui contribuent à fonder la science<sup>14</sup>, de nombreux courants féministes ont pris acte de l'ancrage situé des savoirs et politisé la science<sup>15</sup>. Nous pensons bien sûr aux fondatrices de la théorie du positionnement (*standpoint theory*)<sup>16</sup>, mais aussi à celles du féminisme noir (*Black Feminism*)<sup>17</sup> ainsi qu'à d'autres théoriciennes clés de féminismes non occidentaux<sup>18</sup> comme le féminisme chicana<sup>19</sup>, les féminismes du Moyen-Orient et du Maghreb<sup>20</sup>, le féminisme islamique<sup>21</sup>, ou encore aux féminismes décoloniaux et autochtones<sup>22</sup>... En réalité, à la suite de la théorie du positionnement, ces courants font des « impuretés » une ressource pour la pratique scientifique<sup>23</sup>. En parlant depuis l'expérience de groupes minorisés, ces courants théoriques ont bâti un savoir fondé sur l'expérience de dominations variées et posé l'exercice de la réflexivité comme une condition de la production scientifique<sup>24</sup>. Réfléchir à la question de savoir comment le positionnement de la personne qui mène l'enquête altère le rapport à l'objet est ainsi devenu une étape indispensable de la recherche lorsque celle-ci est au service de l'action, de l'engagement<sup>25</sup> et de la justice sociale<sup>26</sup>.

- 7 Biaisant le rapport à l'enquête<sup>27</sup>, les caractéristiques assignées au ou à la scientifique peuvent apparaître comme un privilège épistémique<sup>28</sup>. Dans certains cas, le fait d'être blanc·he, cisgenre et préjugé·e hétérosexuel·le peut être perçu comme un avantage sur le terrain<sup>29</sup>. Il faut alors s'interroger sur de possibles complaisances pour les groupes dominants<sup>30</sup>, voire sur une éventuelle trahison de son positionnement féministe<sup>31</sup> ou encore trouver des pistes pour identifier les biais induits par sa propre appartenance au



groupe majoritaire pour les critiquer<sup>32</sup>. Dans d'autres cas, ces caractéristiques soulèvent des questionnements méthodologiques<sup>33</sup> et éthiques, notamment lorsqu'on étudie un groupe subalterne auquel la personne chercheuse n'appartient pas. Dans la lignée des *subaltern studies*<sup>34</sup>, on peut se demander si on a droit de « parler pour » et de « parler de » quelqu'un, et en particulier de personnes invisibilisées<sup>35</sup>. Ce sont de telles questions sensibles que la juriste Anne Iavarone-Turcotte explore avec délicatesse dans son article « Un terrain miné, un travail de déminage ou comment parler de l'oppression des femmes minorisées en tant que chercheuse de la majorité ». S'interrogeant sur ce que sa posture de féministe blanche occidentale, membre de la majorité libérale et laïque, fait à la démarche de recherche, à la relation d'enquête, à l'objet, au terrain et aux résultats, l'autrice nous invite à retourner son regard critique vers soi. Dans une perspective critique et réflexive, ce processus l'amène à repenser son positionnement à l'égard de son objet de recherche relatif à l'oppression des femmes issues de minorités religieuses dans les règlements de divorce au Canada. En se déplaçant symboliquement de l'« Ouest » vers le « non-Ouest », ou encore du haut vers le bas de l'« échelle colonialiste », elle parvient à remettre en question sa culture occidentale en vue de dépasser l'étape – nécessaire, mais insuffisante – d'une simple reconnaissance de ses biais et de leurs effets dans la recherche.

8 Ce faisant, son article s'inscrit dans un corpus de recherche croissant sur la nature des alliances possibles entre scientifiques et groupes marginalisés ou minorisés<sup>36</sup>. Cet ensemble de réflexions montre que les attributs sociologiques (genre, classe, caractéristiques ethno-raciales...) du ou de la scientifique peuvent être à double tranchant<sup>37</sup>. Ainsi, certaines enquêtes sont accessibles au prix de compromis pour des personnes qui ne partagent pas les mêmes rapports sociaux (p. ex. l'étude de femmes autochtones au Québec par des personnes « dominantes »<sup>38</sup>, ou celle de personnes LGBTQIA2S<sup>39</sup>). Comment s'y prendre ? Comment s'adresse-t-on concrètement à des « subalternes »<sup>40</sup> ? Comment regarde-t-on depuis des points de vue se situant aux marges<sup>41</sup> ? Est-ce possible ? Comment faire connaître ce savoir scientifique auprès de la population étudiée<sup>42</sup> ? La chercheuse Catherine Bourrassa-Dansereau propose dans ce contexte une approche résolutive pour aborder ces interrogations, en examinant de manière critique les contributions et les conflits associés à la recherche collaborative féministe au Québec. Intéressée par la déconstruction de l'articulation simultanée de multiples rapports de domination, et en s'appuyant sur ses propres expériences de recherches auprès de femmes issues de l'immigration, l'autrice discute d'un modèle de la recherche *par, pour et avec* les femmes immigrantes. S'inscrivant dans une perspective féministe intersectionnelle et décoloniale, Catherine Bourrassa-Dansereau propose un modèle analytique qui s'articule autour de trois dimensions : 1) la co-construction des savoirs et les enjeux de reconnaissance, 2) les enjeux de transformation des rapports sociaux et des relations de pouvoir, et 3) la nature engagée et politique de ce type de recherche visant des changements sociaux et individuels.

9 Tout comme Anne Iavarone-Turcotte, Catherine Bourrassa-Dansereau illustre, à partir d'exemples concrets, le rôle que joue le dévoilement de biais dans la production de savoirs. Les deux chercheuses font ainsi écho aux propos de la philosophe Sandra Harding<sup>43</sup> selon laquelle la transparence sur son propre positionnement ne doit pas se lire comme une simple « confession » des biais engendrés par nos privilèges. Encore répandue, cette stratégie est en réalité infructueuse pour Sandra Harding car elle confie la responsabilité de l'interprétation des conséquences au lectorat dont les compétences sont inégalement distribuées et les points de vue diversement situés<sup>44</sup>. À bon droit, la philosophe affirme qu'une telle démarche part de l'hypothèse, libérale et erronée, que tous les sujets sociaux sont capables d'identifier volontairement l'ensemble des postulats culturels qui façonnent les différentes étapes d'une recherche. Dans la même



optique, Elsa Dorlin<sup>45</sup> montre qu'énoncer d'où l'on parle ne saurait faire disparaître « comme par enchantement, les rapports de pouvoir » :

la question n'est pas tant l'élucidation compatissante de ses privilèges – y compris des privilèges que conférerait parfois la minorité (de genre, de sexualité, de couleur, de religion, de classe, etc.) –, que la réflexivité nécessaire sur ses propres valeurs et outils cognitifs (par exemple, le rapport entre sujet et objet de connaissance ou de discours, ou la hiérarchie implicite des types de discours) et politiques<sup>46</sup>.

- 10 Dans ce sillage, Isabelle Auclair, Jade St-Georges, Lorena Suelves Ezquerro et Noémie Gonzalez Bautista poussent cette réflexion en présentant des stratégies d'action concrètes pour opérationnaliser de telles démarches réflexives s'agissant de recherche scientifique et d'enseignement. D'après une analyse critique de leurs propres expériences situées en matière étudiante, professionnelle, administrative et associative, elles jettent un regard critique sur le rôle que joue l'adoption d'une posture résolument féministe et d'un positionnement situé dans le cadre de leur expérience d'enseignement universitaire et de recherche en contexte québécois. Les auteurices mettent en exergue la nécessité de se situer et de prendre acte de sa positionnalité, processus par lequel la personne chercheuse devient consciente de sa position à l'intérieur des structures de pouvoir<sup>47</sup>. Cette prise de conscience est cruciale pour comprendre comment ces dynamiques influencent l'écosystème académique québécois, une observation qui vaut assurément pour d'autres écosystèmes. Ce faisant, l'article propose des pistes de solution pour travailler activement à la déconstruction de systèmes de privilèges et d'oppressions inhérents aux domaines universitaire et scientifique.

## Démarche et praxis féministe : défis méthodologiques

- 11 La question de savoir si le féminisme ou le genre peuvent constituer une démarche, méthodologie ou méthode a fait couler beaucoup d'encre. En histoire, le « genre comme démarche » ou méthode permet de critiquer l'idée de l'invariance des catégories, de dévoiler les fondements de leurs constructions sociales et politiques, de les historiciser et de les déconstruire<sup>48</sup>. En anthropologie, de nombreux débats ont émergé pour savoir s'il existait une ethnographie féministe<sup>49</sup> et si cette dernière pouvait constituer une méthodologie féconde<sup>50</sup>. Si certaines féministes comme Robin Morgan<sup>51</sup> considèrent que toutes les femmes connaissent une expérience commune liée à l'oppression patriarcale, d'autres contestent l'idée de la « catégorie femme<sup>52</sup> », estimant qu'une telle conception nie les différentes formes de subordination auxquelles sont soumises les femmes racisées, autochtones, LGBTQIA2S ou encore les femmes en situation de pauvreté<sup>53</sup>... Se pose alors la question de l'appropriation illégitime de savoirs marginalisés par des scientifiques issues de la majorité. Dans cet ordre d'idées, plusieurs autrices soulignent le risque d'une essentialisation des femmes du Tiers-Monde perçues comme des subalternes qu'il conviendrait de libérer de rôles de genre oppressants lorsqu'une ethnographie féministe serait conduite par une femme occidentale<sup>54</sup>. En d'autres termes, l'ethnographie féministe incarnerait ici une posture universaliste qui supprimerait les rapports de pouvoir entre les ethnographes les plus privilégié·e·s et leurs sujets de recherche<sup>55</sup>.



De l'autre côté du spectre, de nombreuses universitaires affirment que les approches féministes augmentent la portée des méthodologies et méthodes traditionnelles en soulignant l'accent mis sur le politique<sup>56</sup>. Dans ce contexte, dévoilant la complexité des

visages du féminisme, des chercheuses canadiennes<sup>57</sup> en communication se sont penchées sur la question de savoir ce que « faire du féminisme » (*doing feminism*) veut dire au quotidien, pour la recherche et sur le terrain. Si la plupart des travaux académiques sur les mouvements sociaux tendent à associer activité militante et identité militante (« *the doing of activism to the being of activists* »), Carrie A. Rentschler et Samantha A. Thrift<sup>58</sup> montrent, à la suite de Chris Bobel<sup>59</sup>, qu'on peut faire du féminisme sans se dire féministe. Autrement dit, il est possible de déployer des pratiques féministes tout en se différenciant de l'activisme traditionnel. De telles conceptions, qui consistent à distinguer le « faire » du « dire », sont au cœur de la construction du mouvement féministe nord-américain. La question des contributions des militantes du mouvement des femmes autochtones au Québec et au Canada dans la production de savoirs dits « féministes » abonde dans ce sens. Comme le montrent effectivement Anne-Marie Pilote et Lena A. Hübner<sup>60</sup>, les femmes autochtones ne se déclarent pas forcément féministes. Pour certaines, ce terme est trop étroitement lié aux luttes des femmes occidentales blanches qui aspirent « à une égalité des sexes réelle » et « se battent contre le patriarcat sans référents historiques précoloniaux »<sup>61</sup>. En revanche, certaines des femmes autochtones rencontrées dans le cadre de la recherche entreprise par ces autrices disent plutôt lutter pour « la complémentarité entre les femmes et les hommes dans leurs nations qui a été détruit par l'imposition colonialiste du système patriarcal<sup>62</sup> ». Le dialogue ainsi amorcé entre femmes privilégiées blanches et femmes autochtones conduit les autrices à repenser le protocole éthique en collaboration avec les participantes à la recherche<sup>63</sup> qui, sans forcément se revendiquer du féminisme, participent néanmoins de l'évolution des mouvements et savoirs féministes. Nombre de scientifiques argumentent de plus en plus en faveur de telles méthodes de recherche qui, en prenant au sérieux la parole des enquêté·e·s et en les associant à la construction du savoir, rendent les démarches et méthodologies universitaires plus inclusives et accessibles à la population étudiée<sup>64</sup>.

13 De leur côté, les théories *queer* ont redéfini les visions ontologiques qui façonnent la réalité quotidienne reléguée aux marges par les systèmes normatifs de catégorisation<sup>65</sup> en remettant en question les « vérités normatives disciplinaires » sur le genre, la sexualité et le sexe<sup>66</sup>. Ce faisant, elles se sont donné pour objectif commun de révéler de multiples positionnements, normativités et intersections<sup>67</sup>, qui appellent des méthodologies spécifiques. Stuti Das<sup>68</sup> montre que, s'il est porteur de possibilités, le « *queering* » des méthodes n'en pose pas moins des défis aux démarches traditionnelles de collecte de données. Car si aucune méthode ne peut être intrinsèquement *queer*, toutes les méthodes ne conviennent pas à la recherche sur le *queer* et certaines sont plus utiles que d'autres<sup>69</sup>. Une prise de conscience de ce dont une méthode est constituée, de ce qu'elle peut rendre compte et de ce qu'elle exclut est par conséquent cruciale. Ainsi, les méthodologies *queer* ont par exemple permis de remettre en question la tendance de la recherche en sciences humaines et sociales à accepter sans critique la primordialité de l'État-nation dans l'explication des tendances sociales<sup>70</sup>. L'article de Stéfany Boisvert illustre parfaitement une telle démarche en revenant sur le potentiel de la théorie *queer* pour renouveler les études de genre portant sur la télévision. Son approche, qui vise à questionner, dénaturer, subvertir et problématiser les savoirs normatifs ainsi que les conceptions fixes et binaires des identités et sexualités, déplace les frontières du genre observées et modifie les méthodes tout comme les façons de rechercher. Analysant les représentations de personnages non cisgenres dans certaines séries télévisées québécoises, l'autrice met en lumière le potentiel des approches *queer* en vue d'examiner les mécanismes de différenciation, de catégorisation et de hiérarchisation sociales. Pour ce, elle mobilise une méthodologie fondée sur une analyse qualitative de contenu tout en présentant les résultats issus de cette démarche sous la forme de



détournements vidéo.

- 14 Dans la lignée de Stuti Das et Rachelle Chadwick<sup>71</sup>, Stéfany Boisvert met l'accent sur l'importance de créer des appareils méthodologiques qui permettent d'atteindre les objectifs d'une étude tout en respectant les prémisses épistémologiques, politiques et éthiques qu'une recherche féministe implique, quelle que soit son orientation théorique (marxiste, intersectionnelle, décoloniale, etc.). S'il ne saurait exister de méthodes « distinctement féministes » comme l'écrit Sandra Harding<sup>72</sup>, les conditions dans lesquelles sont menées ces recherches se démarquent bel et bien. Ainsi, à propos du rapport au terrain, Isabelle Clair<sup>73</sup> remarque que la « nature des interactions qui se développent au cours d'une enquête ainsi que la transformation par l'enquêteur de la vie des autres en terrain (...) posent de nombreux problèmes qui rencontrent de façon singulière la promotion d'une science féministe ». Plusieurs questions se posent : peut-on ou doit-on dévoiler son engagement féministe sur le terrain ? Comment procéder pour ce faire sans compromettre l'accès à celui-ci ? Comment rendre compte des inégalités (de genre, de race ou de classe...) lorsque celles-ci ne sont pas perçues comme telles par les personnes participantes ? Quels sont les modèles analytiques qui permettent de comparer plusieurs catégories sociales aux ontologies diverses sans céder à une forme de hiérarchisation<sup>74</sup> ? Comment adapter nos méthodes d'échantillonnage pour représenter de façon adéquate les personnes qui restent trop souvent invisibilisées dans les méthodes traditionnelles ? C'est à cette dernière question que réfléchissent les sociologues Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux. Leur article clôt le dossier avec le défi méthodologique de diversifier un échantillon dans le cadre d'enquêtes sociologiques. En s'intéressant à la question de savoir qui se sent légitime à parler de sexualités en ligne, Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux proposent des stratégies concrètes pour varier le recrutement des personnes enquêtées en termes de genre et de classe, et ce après avoir constaté une surreprésentation des femmes de classe moyenne et supérieure issues de contextes urbains dans les enquêtes sur les usages sexuels que font les jeunes de l'internet en France.
- 15 En définitive, les cinq articles réunis dans ce dossier se veulent des contre-récits aux modèles épistémologiques et méthodologiques traditionnels mettant en valeur la nature incarnée des diverses façons d'effectuer des recherches engagées. Au-delà d'une simple critique de la recherche traditionnelle, les questions abordées rendent manifestes les négociations éthiques, identitaires et politiques des différentes étapes de la recherche. Loin d'être exhaustive, cette compilation d'expériences d'enquêtes québécoises et françaises invite la communauté de la recherche féministe au Québec, en France, et plus largement dans le monde francophone, à se questionner sur ses pratiques et privilèges et à apprendre de ses erreurs<sup>75</sup>. Nous espérons qu'un tel dialogue permettra d'instaurer des « conditions favorables à l'échange et à la solidarité », telles que définies par Bonaventura De Sousa Santos<sup>76</sup>, des conditions qui rendent possible l'émergence d'actions concrètes à partir de la réalité du terrain.



## Notes

1 Nous remercions à cet égard la coordinatrice des activités du CRICIS et doctorante en communication à la Faculté de communication de l'Université du Québec à Montréal, Justine Dorval. Nous remercions également Azadeh Kian pour l'accueil qu'elle a réservé à ce projet.

2 Hélène Bourdeloie, « Les impuretés du travail de l'ethnographe sur un terrain sensible. Deuil en ligne et traces numériques des morts », *Recherches qualitatives*, n°38/2, 2019, p. 25-46.

3 Marie-Hélène (Sam) Bourcier, « La fin de la domination (masculine) : pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer », *Multitudes*, n°12, 2003, p. 69-80. DOI : <https://doi.org/10.3917/mult.012.0069>. Consulté le 5 juin 2020.

4 Maria Puig de la Bellacasa citée par Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°3/213, 2016, p. 66-83, ici p. 71.

5 Patricia Hill Collins et Sirma Bilge, *Intersectionality* (2<sup>e</sup> éd.), Cambridge, Polity Press, 2020.

6 Patricia Hill Collins fut la première féministe noire à parler d'intersectionnalité en tant que paradigme dans son ouvrage *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment* (New York, Routledge, 2000, p. 252, 297). La politologue Ange-Marie Hancock a ensuite formalisé cette idée dans son article « Intersectionality as a Normative and Empirical Paradigm », paru dans *Politics & Gender*, n°3/2, p. 248-254.

7 Sirma Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogenes*, n°225, 2009, p. 70-88, ici p. 70.

8 Éric Fassin, « L'empire du genre », *L'Homme*, n°187-188, 2008, p. 375-392, ici p. 388.

9 Hélène Charron et Isabelle Auclair, « Démarches méthodologiques et perspectives féministes », *Recherches féministes*, n°29/1, 2016, p. 1-8, ici p. 1 ; Cynthia Kraus, Fabienne Malbois, Françoise Messant, Gaël Pannatier, Céline Perrin, « Intellectuelle ou militante ? Le serpent de mer fait son numéro », *Nouvelles Questions Féministes*, n°1/1, 2003, p. 4-13, <https://doi.org/10.3917/nqf.221.0004> ; Anaïs Choulet, Pauline Clohec, Delphine Frasc, Margot Giacinti, Léa Védie, *Théoriser en féministe*, Paris, Hermann, 2021.

10 Béatrice de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? », *SociologieS*, 2015, [sans pages], § 18. Voir aussi Anaïs Choulet, Pauline Clohec, Delphine Frasc, Margot Giacinti, Léa Védie, *Théoriser en féministe*, *op. cit.*

11 Karine Bellerive et François Yelle, « Contributions des féminismes aux études en communication médiatique », dans F. Aubin et J. Rueff (dir.), *Perspectives critiques en communication : contextes, théories et recherches empiriques*, PUQ, p. 279-304, p. 280-281. Voir aussi : Geneviève Fraisse, *Le féminisme, ça pense !*, CNRS Éditions, 2023.

12 Delphine Gardey, *Enjeux des recherches sur le genre et le sexe : rapport à Mme la Présidente du Conseil scientifique du CNRS*, 2004, p. 181-209, ici p. 187.

13 Éric Fassin, « L'empire du genre », *op. cit.*

14 Sandra Harding, « Introduction. Is there Feminist method ? », *Feminism and methodology*, Indiana University Press, 1987, p. 1-14.



15 Voir Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007.

16 Sandra Harding, « Feminist Standpoints », dans S. N. Hesse-Biber (dir.), *Handbook of Feminist Research Theory and Praxis*, Sage Publications, 2007, p. 45-63 ; Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais...*, *op. cit.*

17 Voir Patricia Hill Collins et Sirma Bilge, *Intersectionality*, *op. cit.*, chap. 2.

18 Nous attirons l'attention sur le fait que les féminismes ainsi qualifiés pourraient être mis entre guillemets dans la mesure où une telle catégorisation, voire assignation, n'est pas sans poser question. Si certain·e·s auteu·rices se revendiquent d'un type de féminisme, d'autres questionnent et cherchent à déconstruire ces « catégories » qui n'existent que par rapport à un référent occidental (p. ex. pensons p. ex. à la chercheuse Hanane Karini (*Les femmes musulmanes ne sont-elles pas des femmes ?*, Hors d'atteinte, 2023) qui déconstruit la qualification de « féministe musulmane »).

19 Théorisé dans l'ouvrage de Gloria Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera* paru en 1987 (Spinsters/Aunt Lute Press) et récemment traduit en français (*Terres Frontalières – La Frontera*, Cambourakis, 2022) ; ou encore dans Joyce Green, *Making Space for Indigenous Feminism* (2<sup>e</sup> éd., Halifax, Fernwood Publishing, 2017).

20 Ghaliya Djelloul, « Le féminisme islamique au prisme de la *décolonialité*. Dépasser l'horizon postcolonial pour envisager un féminisme pluriversel ? », *La Revue Nouvelle*, vol. 1, n°1, 2018, p. 58-64.

21 Comme les décrivent Abir Krefa et Amélie Le Renard dans *Genre et féminismes au Moyen-Orient et au Maghreb* (Éditions Amsterdam, 2020).

22 Joyce Green, *Making Space for Indigenous Feminism*, *op. cit.*

23 Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *op. cit.*, p. 70.

24 Patricia Hill Collins et Sirma Bilge, *Intersectionality*, *op. cit.*, p. 37-38.

25 Delphine Naudier et Maud Simonet, « Introduction », dans D. Naudier (dir.), *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*, La Découverte, 2011, p. 5-21, ici p. 6-13.

26 Ange-Marie Hancock, « Intersectionality as a Normative and Empirical Paradigm », *op. cit.*, p. 250.

27 Xavier Dunezat, « L'observation ethnographique en sociologie des rapports sociaux : sexe, race, classe et biais essentialistes », *SociologieS*, 2015, [sans pages].

28 Hélène Bourdeloie, « Récit d'une ethnographe féministe occidentale à Riyad. L'arroseuse arrosée », *Recherches qualitatives*, n°39/1, 2020, p. 152-172, ici p. 159.

29 Julie Denouël, « Uzeste, C'est toute l'année ». Parcours de vie, engagement et capacitation à l'épreuve de la ruralité », dans J. Denouël et F. Granjon (dir.), *Uzeste. Politiques d'Uz*, tome 2 : *Critique en étendue*, Éditions du commun, 2019, p. 349-380 ; Anne Saouter, « Ethnographie du milieu rugbystique. Situation d'ajustement dans un espace homosexué », dans Anne Monjaret et Catherine Pugeault (dir.), *Le sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions, 2014, p. 203-215.

30 Terry Arendell, « Reflections on the Researcher-Researched Relationship: A Woman Interviewing Men », *Qualitative Sociology*, n°20, 1997, p. 341-368 ; Hélène Bourdeloie, « Récit d'une ethnographe féministe occidentale à Riyad... », *op. cit.*

31 Béatrice de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? », *op. cit.* ; Geneviève Pruvost, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2007.

32 Lena A. Hübner, « "It's Not Like I Could Change Anything, so Why Should I Care?": Exploring Political Narratives in Depoliticized White Working-Class Environments », *Interactive Film & Media Journal*, n°2/3, 2022, p. 39-55.

33 Elaine Campbell, « Interviewing Men in Uniform: a Feminist Approach ? », *International Journal of Social Research*, n°6/4, 2003, p. 285-304 ; Marie Buscatto, « Femme dans un monde d'hommes musiciens », *Volume !*, n°4/1, 2005, p. 77-93.

34 Isabelle Merle, « Les *Subaltern Studies*: Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, vol. 56, n°3, 2004, pp. 131-147.

35 Sklaerenn Le Gallo et Mélanie Millette, « Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles : décentrer la notion d'allié·e pour prendre en compte les personnes concernées », *Genre, sexualité et société*, n°22, 2019, [sans pages].

36 *Ibid.*



37 Marie Buscatto, « Femme dans un monde d'hommes musiciens », *op. cit.*

38 Anne-Marie Pilote et Lena A. Hübner, « Femmes autochtones et militantisme en ligne : usages de Facebook et Twitter pour contrer les violences sexuelles dans la foulée du scandale policier de Val-d'Or », *Recherches féministes*, n°32/2, 2019, p. 167-196.

39 Sklaerenn Le Gallo et Mélanie Millette, « Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles... », *op. cit.* : seule une des autrices s'inscrit dans un rapport social dominant (cisgenre, blanche, hétérosexuelle).

40 Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the interpretation of culture*, Urbana, IL, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313.

41 Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös, *Matérialismes, culture et communication*, tome 2 : *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 13 ; Sklaerenn Le Gallo et Mélanie Millette, « Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles... », *op. cit.* ; Brittany Cooper, « Intersectionality », dans L. Disch et M. Hawksworth, (dir.), *The Oxford Handbook of Feminist Theory*, Oxford University Press, 2016, p. 385-406.

42 Hugo Asselin et Suzy Basile, « Éthique de la recherche avec les peuples autochtones », *Éthique publique*, n°14/1, 2012, [sans pages] ; Florence Piron, « Les récits de vie peuvent-ils être des outils de changement social et de résistance aux injustices épistémiques ? », dans **Marie-Claude Bernard, Geneviève Tschopp et Aneta Slovik** (dir.), *Les voies du récit. Pratiques biographiques en formation, intervention et recherche*, Éditions Science et Bien Commun, 2019, chap. 13, [sans pages].

43 Sandra Harding, « Feminist Standpoints », *op. cit.*, p. 54.

44 *Ibid.*

45 Elsa Dorlin, « Introduction. *Black feminism Revolution* ! La révolution du féminisme Noir ! », dans E. Dorlin (dir.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 9-42, ici p. 29-30.

46 *Ibid.*

47 Chara Tsantili et Carolina Topini, « Standpoint Theories and “In-Between” Feminist Positionality: Troubled Interconnections Between The Militant Sphere and The Academic Knowledge », *UNICONFLICTS*, 2016, p. 221.

48 Isabelle Brian, Didier Lett, Violaine Sebillotte-Cuchet *et al.*, « Le genre comme démarche », *Hypothèses*, n°1/8, 2005, p. 277-295.

49 Judith Stacey, « Can there be a feminist ethnography? », *Women's Studies International Forum*, n°11/1, 1988, p. 21-27 ; Wanda S. Pillow et Cris Mayo, « Feminist Ethnography: Histories, Challenges, and Possibilities », dans W. S. Pillow et C. Mayo (dir.), *Handbook of Feminist Research: Theory and Praxis* (2<sup>e</sup> éd.), SAGE Publications, 2012, p. 187-205.

50 Richelle D. Schrock, « The Methodological Imperatives of Feminist Ethnography », *Journal of Feminist Scholarship*, n°5, 2018, p. 54-60.

51 Robin Morgan, « Planetary Feminism: The Politics of the 21st Century », dans Robin Morgan (dir.), *Sisterhood is Global: The International Women's Movement Anthology*, New York, Doubleday & Co., Anchor Books, 1984, p. 1-37.

52 Mohanty Chandra Talpade, « Sous les yeux de l'Occident : recherches féministes et discours coloniaux », dans Christine Verschuur (dir.), *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, traduit de l'anglais par Emmanuelle Chauvet, Genève, Graduate Institute Publications, 2010, p. 171-202. Repéré à : <http://books.openedition.org/iheid/5882> ; Brittany Cooper, « Intersectionality », *op. cit.*

53 bell hooks, *Black Looks: Race and Representation*, Boston, South End Press, 1992 ; Linda Tuhiwai Smith, *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous People* (2<sup>e</sup> éd.), Londres, Zed Books, 2012 ; Robyn Maynar, *Noires sous surveillance : Esclavage, répression et violence au Canada*, Montréal, Mémoire d'Encrier, 2018 ; Moya Bailey et Trudy, « On Misogynoir: Citation, Erasure and Plagiarism », *Feminist Media Studies*, n°18/4, 2018, p. 762-768.

54 Aihwa Ong, « Colonialism and Modernity: Feminist Re-Presentations of Women in Non-Western Societies », dans Kum-Kum Bhavnani, *Feminism and « Race »* (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 108-118 ; Chandra Talpade Mohanty, « Sous les yeux de l'Occident : recherches féministes et discours coloniaux », traduit de l'anglais par Emmanuelle Chauvet, dans Christine Verschuur (dir.), *Genre, postcolonialisme et diversité des mouvements de femmes*, Genève, Graduate Institute Publications, *Cahiers Genre et développement*, n°7, L'Harmattan,



2010, p. 171-202. Traduit de l'anglais. Texte original: Under Western eyes : Feminist scholarship and colonial discourses. In *Feminism without borders : Decolonizing theory, practicing solidarity*. 17-42. Durham : Duke University Press. 2003, Duke University Press. Parution originale 1986. Repéré à : <https://books.openedition.org/iheid/5882?lang=en#ndlr>.

55 Lila Abu-Lughod, « Can there be a feminist ethnography? », *Women & Performance: a journal of feminist theory*, n°5/1, 1990, p. 7-27.

56 Sharlene Nagy Hesse-Biber, *Handbook of feminist research: Theory and praxis* (2<sup>e</sup> éd.), SAGE Publications, Inc., 2012, [https://www.doi.org/10.4135/9781483384740\\_](https://www.doi.org/10.4135/9781483384740_); Marjorie L. DeVault et Glenda Gross, « Feminist qualitative interviewing: experience, talk, and knowledge », dans *Handbook of feminist research: Theory and praxis*, *op. cit.*, p. 206-236, [https://doi.org/10.4135/9781483384740\\_](https://doi.org/10.4135/9781483384740_); Shulamit Reinharz et Rachel Kulick, « Reading Between the Lines: Feminist Content Analysis Into the Second Millennium », dans Sharlene Nagy Hesse-Biber (dir.), *Handbook of feminist research : Theory and praxis*, 2007, p. 257-275 ; bell hooks, *Black Looks: Race and Representation*, *op. cit.*

57 Carrie A. Rentschler et Samantha Thrift, « Doing feminism: Event, archive, techné », *Feminist Theory* n°16/3, 2015, p. 239-249.

58 *Ibid.*

59 Chris Bobel, « “I’m Not an Activist, but I’ve Done a Lot of It”: Doing Activism, Being Activist and the “Perfect Standard” in a Contemporary Movement », *Social Movement Studies*, n°6/2, 2007, p. 147-159.

60 Anne-Marie Pilote et Lena A. Hübner, « Femmes autochtones et militantisme en ligne... », *op. cit.*, p. 173.

61 *Ibid.*

62 *Ibid.*

63 *Ibid.*, p. 174.

64 Sharlene Nagy Hesse-Biber et Deborah Piatelli, « From theory to method and back again », dans S. Nagy Hesse-Biber (dir.), *Handbook of Feminist Research*, *op. cit.*, p. 143-153, ici p. 145 ; Santhosh Chandrashekar, « Doing Intersectionality under a Different Name. The (Un)intentional Politics of Refusal », dans S. Eguchi, B. M. Calafll et S. Abdi (dir.), *D-Whitening Intersectionality: Race, Intercultural Communication, and Politics*, Lexington Books, 2020, p. 83-96.

65 Lorena Muñoz, « Brown, Queer and Gendered: Queering the Latina/o “Street-Scapes” in Los Angeles », dans K. Browne et C. J. Nash (dir.), *Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research*, Ashgate, 2010, p. 55-67.

66 Yvette Taylor, « The “Outness” of Queer: Class and Sexual Intersections », dans Kath Browne et Catherine J. Nash (dir.), *Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research*, 2010, p. 69-83 Aldershot: Ashgate cité dans Stuti Das, « Queer Methodologies and Social Science », dans N. A. Naples (dir.), *Companion to Sexuality Studies*, John Wiley and Sons, 2020, p. 95-121, ici p. 112.

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*

69 *Ibid.*

70 Ethel Tungohan et John Paul Catungal, « Virtual Qualitative Research Using Transnational Feminist Queer Methodology: The Challenges and Opportunities of Zoom-Based Research During Moments of Crisis », *International Journal of Qualitative Methods*, n°21/2, p. 1-12, ici p. 3.

71 Rachele Chadwick, « Thinking intersectionally with/through narrative methodologies », *Agenda*, n°31/1, 2017, p. 5-16, ici p. 13.

72 Sandra Harding, « Introduction. Is there Feminist method? », *Feminism and methodology*, *op. cit.*

73 Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *op. cit.*, p. 70.

74 Brittany Cooper, « Intersectionality », *op. cit.*; Ann-Dorte Christensen et Sune Qvotrup Jensen, « Doing Intersectional Analysis: Methodological Implications for Qualitative Research », *NORA – Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, n°20/2, 2012, p. 109-125.

75 Hélène Bourdeloie, *op. cit.*



76 Bonaventura De Sousas Santos, « The Future of the World Social Forum: The work of Translation », *Development*, n°48/2, 2005, p. 15-22, ici p. 20.

---

## ***Pour citer cet article***

### *Référence électronique*

Hélène Bourdeloie et Lena Hübner, « Introduction : Faire de la recherche féministe : défis épistémologiques et méthodologiques au Québec et en France », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 26 | 2023, mis en ligne le 01 décembre 2023, consulté le 20 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/1921>

---

## ***Auteurs***

### **Hélène Bourdeloie**

Université Sorbonne Paris Nord, LabSIC & CIS, délégation CNRS 2022-2024  
[Helene.Bourdeloie@Univ-Paris13.fr](mailto:Helene.Bourdeloie@Univ-Paris13.fr)

### **Lena Hübner**

Université d'Ottawa, Département de communication, Faculté des Arts & membre collaboratrice du Réseau québécois en études féministes (RéQEF)  
[lhübner@uottawa.ca](mailto:lhübner@uottawa.ca)

---

## ***Droits d'auteur***



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

